

# DU STUDIO A L'ÉCRAN

## Entre le rythme et l'image

Au cours de sa dernière chronique, nous avons vu avec les amoureux du jérébent râle; celle-ci se sous-entend sur les traces du plus galant aventurier du dix-huitième siècle, Jacques Casanova de Seingalt, dont le film nous permet de voir une vision des plus caractéristiques grâce aux soins de MM. Volkoff ou Tourjanoff. Que l'un et l'autre voulaient bien excuser cette débauche de ma mémoire et plus encore la négligence que j'apporte à ces considérations. Ah! que les femmes étaient donc belles et tendres dans ce premier Casanova, qu'elles se souvenaient d'être Katerina, Jenny Jugo, Suzanne Biancamano. Au milieu d'elles s'agitait tout ce fol Moujikine enrobé dans le fil de sa blouse épée les yeux que Paul Goddard, le plus élégant comédien de ce temps récent, portait sur de colères à sa malice... Le Casanova de M. René Barrière nous montre un Moujikine plus rapide, seul sur le chapitre des conquêtes féminines, moins persévérant, mais plus diabolique en tous les cas quant au voyage. Nous n'oublions pas au dénouement des mêmes aventures, et cela vaut mieux. Ce sont d'autres voyages mais on passe à un autre tourment. Je cite plus haut quelques noms fameux dans la beauté. Dans la jeunesse, nous ne trouverons pas mieux que Jeanne Boute à qui l'habit de cavalier sied mieux que tout autre. Cécile Dastès d'une jeunesse triomphante et qui passe en chacun de ses rôles une éternelle jeunesse dans l'effort de ses liliens légers, Léda Gaudy à peine voilée sous une dentelle noire, Marcelle Denoy à l'empire de la reine Louis XV qui nous accepte parmi ses élus, et enfin Magdolène Omeroy toujours naïvement sotte, et à laquelle nous aurons volontiers pardonné qu'elle aille de Moujikine-Casanova à autre plus intelligemment! Toutes ces dames laissent une plus cordiale, vous n'en pouvez croire, et dans laquelle l'aventurier chevalier qui était lui capable de belles actions et qui mettait lui le plaisir, grappille avec une adresse souveraine. Ses conquêtes n'ont autour de lui pas grand chose à faire, sauf son valet Leduc (Henry Lascaris) chargé de conter fleurette à une dame sotte (Moujikine) dans le plus secret de ses lit, tandis que son corps de maître devance le roi Louis XV dans les bonnes grâces de Mlle de Roman. Parmi eux toutefois, il faut retenir Satorin Falot pour sa persistance, ainsi qu'Émile Deau pour la classe et les manières simplement nobles qu'il met au service de M. de Bernis.

L'honneur est fait, j'espère, dévoué. Des qu'on sentait ces parterres de Versailles, des hauts palais des Enlignes aux jardins renommés et incisés du rond-point de la Colonnade, nous avions les belles filles et les marquis qui, bien entendu, ont leurs vêtements enroulés en ces liliens roses que le style de Louis XVI et non le précédent fait valait. La mise en scène nous donne une idée de la plus grande des gloires, une époque une certaine crainte à se imaginer la suite, crainte toute superficielle. L'immortalité ambiante ne descend tout à fait pas jusqu'à l'orgie. Une partition, écrite par Pierre Veilleux, contribue à l'illusion rétrospective des moments et événements. Un écho de Rameau résonne en un soupçon, puis pousse de « Chacal » et les trois moments perdus qui jumeaient « Nous avons fait un beau voyage ». Quel critique demandait récemment que l'on mette à l'honneur par des auditions musicales les partitions spécialement composées pour l'écran? Évidemment, car rien de telles œuvres ont une originalité d'inspiration tout autant que de facture. Celle de Pierre Veilleux gagnerait beaucoup à être entendue sans image.

Ce cher Casanova de Seingalt était partisan des loteries, quoique nullement financier. C'est étrange de constater combien les banquiers ont actuellement

une bonne pensée! Et ce sont Ces Messieurs de la Santé invariables de malice, de bonne humeur et d'esprit, au lequel Raimu dépense le meilleur de son irrésistible bonhomie. Rostchild qui n'en paraît en rien moins bon décalque sous les traits un peu moins d'Harry Baur tout à fait vulgaire et pompeux sans raison; La Banque Nemo, autre décalque, mais celui-ci de la pièce inspiratrice, et geste par geste, et non par mot. Ces Messieurs de la Censure l'ont interdit jusqu'à nouvel ordre; le public qui ouït la comédie ne perdra guère à ne point voir ce film...

Et maintenant, peu de place m'est dévolue pour l'analyse de *Lilium*, le dernier ouvrage de Fritz Lang, tout rempli d'étranges beautés non moins que d'absurdité et de faiblesse! Il ne semble pas que les critiques et le public aient fort compris le sens de la seconde partie qui est, celle-là, du pur Fritz Lang. Les uns ont conclu à un rêve, les autres à un faux triomphe. Le public, qui ne badine pas avec la mort, aimerait bien mieux que cette étrange vision ne lui soit pas offerte, ce pourquoi il a tout bonnement. Cet Ange Gardien rémouleur, ce Commissaire aisé quelle faute de goût, alors qu'un usage de la suppression eût empêché certains rêves compréhensibles cette ascension parmi les astres, cette vision d'un Paradis chantant d'angelots, ce Purgatoire enflammé, ce pardon que trouve le pêcheur parce que les pleurs de l'amour sont plus lourds que le poids de ses crimes, et jusqu'à Charles Boyer un peu gâché, touchant de fantaisie, si jeune et si charmant sous ses boucles comme lorsqu'il débutait théâtralement dans *La Grâce* ou *Notre-Dame de Bon-Secours*, tout cet ensemble déroute le spectateur. Tant que Lilium caresse les femmes qui le font vivre, boit et se rend odieux, tant que Florelle gauloise comme une prostituée, il est content. Viennent le conte de Fées, c'est-à-dire la destruction de l'impureté, des vices et ce qui fait remplit l'âme, il prend peur, il rit comme un imbécile et son incompréhension jette à terre la lumineuse étoile du Rêve...

x x x

Du ciel angéliquement percé de Fritz Lang, la terre se rappelle à nous impérieusement. Et quelle terre, la terre d'Afrique vaporeuse et nostalgique sous la fatalité du *Grand Jeu*! Quel film celui-là, le meilleur de Jacques Feyder avec l'*Atlantide* (première miniature) et l'*Image* où triompha jadis la grâce lointaine et attristée d'Arlène Marchal! Je voudrais retrouver sous ma plume les élans suscités par les visions de ce film d'un tragique latent, qui doit tout à son réalisateur depuis l'intrigue jusqu'à l'atmosphère. Tout lui est dû, choisi par lui. Le subconscient de ce drame coloré charge d'angoisse sa matérialisation. La mise en page de chaque tableau procède d'une sécurité naturelle; leurs effets sont sûrs, surtout parce qu'on ne perçoit pas la volonté qui les force de se dérouler. Ils demeurent dans la normale. La fièvre qui saisit le spectateur dès que le décor central du *Grand Jeu* se présente n'est que la fièvre qui saisit le spectateur dès qu'il se présente. L'exactitude du cadre est d'ailleurs faite pour accentuer la sensibilité, la meurtrière, la désespérée sans pitié. Écrasamment parlant, c'est sans doute la première fois que la Légion se voit du désert dans la rapide atmosphère des bouges, les latitudes... Le calard insouciantement rouge les citrons, complice d'un aveuglement que rien ne défend, ne retient plus ni ne soulage.



Miracle, Françoise Rosay a fait de toutes les plumes confraternelles jaillir la même extase. Elle est unique dans le rôle de la transiçière louche, mais dégoûtée, résignée. Sa voix traînante exprime les pires turpitudes et ses yeux comme sa bouche portent en eux les mauvais plus des immondes services. Quand elle marche, elle traduit les plus grandes abjections, aussi les plus décourageants regrets, les plus fatales déchéances... Après d'elle, la pauvre fille de joie qu'est Mary Bell grimpe à une hauteur que ne lui fournit pas sa première incarnation. Mais pourquoi diantre en la seconde, avoir doublé sa voix? La réussite de cette expérience annonce, peut-être un danger nouveau. Pour le héros du *Grand Jeu*, le comédien choisi n'a point failli à une tâche qui est écrasante. C'est Pierre Richard Wilm. Il s'est également galvanisé, ou plutôt il a galvanisé son clair visage si difficile à mouvementer. Les comparses, eux aussi, donnent un relief maximum à leurs rôles. Pitoëff, Larquey, Camille Bert, Ne parlois point de Ch. Vanel: son regard faux, son accent dur, et plus que tout cela encore, la rondeur de son ventre classent le personnage! Pour l'intrigue vivante et pathétique, elle ne laisse jamais, quels que soient les engrenages passionnés en lesquels elle happe le cœur de ses victimes.

Jacques FANEUSE.

Casanova (C.I.D.) — Ces Messieurs de la Santé (Pathé-Natan). — Rostchild (Cinécoop). — La Banque Nemo (Tobis). — Lilium (Fox-Film). — Le Grand Jeu (Films de France).

## BERLIN

L'Universal Film a présenté à l'U.F.A., Pavillon Nollendorfpfatz, un film charmant, consacré à la jeunesse: *La Bande d'Hohenlock* (film de Caerny). Ce film est très habilement établi. Il nous montre un combat nocturne de jeunes gens qui ont découvert des voleurs, et la réconciliation finale entre braves gens. Très polis extérieurs de la vieille tour et de la Thuringe, où ils furent pris avec un grand soin.

Albo Film a présenté *Ma Femme, la Reine du Tir*, mis en scène par Karl Boese et joué par Lucie Englich. Cette amusante comédie a remporté un très vif succès, succès d'autant mieux mérité qu'il s'agit là d'une histoire bien faite pour dérouter nos nerfs crispés par tant de soucis de l'heure actuelle. Ici tout s'accorde, jeu plaisant, humour constant. Excellent découpage. La scène du music-hall est admirablement « film ». Lucie Englich alias Anni Bauer, y triomphe aux côtés de Sim et de Sabine Peters.

Le « Neus Deutsches Lichtspiel Syndikat » a présenté au Gloria Palast: *Petit Père*, un film tout à fait charmant. La régie de Arthur M. Rabenalt est toute de nuances et a en plus de jolis extérieurs pris au centre de Berlin, au bord de la Spree. Histoire de cirque et de confidences, ce qui nous vaut un spectacle de cirque fort bien agencé, film plaisant plein de nuances. Viktor de Kowa joue avec un charme, une émotion que nul abâtardage exagéré ne dépare jamais.

Parmi les autres protagonistes, il convient encore de retenir Petra Unkel, une fillette pleine de talent précoce: M. Deppe, un empailleur des plus divertissants, et Hildegard Weissen, d'un charme pénétrant dans le rôle de l'écuyère. Public très vibrant et retentissant succès.

Le film Paramount: *La Soirée du 13 Juin* (Mazzanti), est tout à fait excellent de découpage et d'affabulation, c'est la vie qui se déroule tout naturellement devant nos yeux; elle est vibrante, rendue par des artistes tels que Clive Brook, émotive en Adrienne Allan, sympathique en Gene Raymond. Frances Der, Hélène Eddy sont de tout à fait remarquables actrices.

Ce film Paramount est présenté en langue allemande, la version de M. Kurt Bleines a su rendre cela comme si nous écoutions un film en langue originale. C'est merveilleux. — EMMANUEL JARRY.